

## RÉFLEXION

## Qu'arrive-t-il

**Jusqu'aux révolutions arabes, il n'y avait rien à dire sur les pays arabes, car il ne se passait rien depuis les guerres israélo-arabes, toutes perdues. Le débat d'idées était clos depuis les Mutazila, la scène politique fermée depuis les indépendances, et les peuples aspiraient en vain depuis la Nahda à devenir des classes moyennes.**

L'an dernier, ce statu quo a magiquement volé en éclats : les peuples, las de rêver du monde moderne lui ont tourné le dos, et les «générations Internet» qui ont ouvert la voie aux régimes islamistes s'interrogent sur leur devenir.

Leurs révolutions vont-elles s'inscrire dans le sens de l'évolution, ou leur feront-elles perdre quelques décennies supplémentaires avant de les ramener au point de départ. Un point de départ qui ne se situe peut-être pas un an auparavant,

naissante sans prétendre convaincre, et encore moins détenir la vérité. Qui se souvient de l'inénarrable Rabah Benchérif (que je salue), le premier président du PNSD ? Il avait introduit au début de la vie politique dans notre pays, avec son parler truculent du Constantinois et ses images renversantes, une note humoristique qui a disparu car depuis on n'a plus ri du fait de la politique. Actuellement, elle fait plutôt pleurer. Il m'avait raconté à l'époque une anecdote qu'il avait vécue : un éminent

Mais, se surprend-on à se demander, où sont passés les autres, les rationalistes, modernistes, nationalistes, révolutionnaires, tiers-mondistes, progressistes, socialistes, communistes, baâssistes, libéraux, démocrates, féministes et autres laïcs qui, vus de loin, faisaient tant illusion ? Ils étaient persuadés d'avoir forgé une conscience nationale, formé un homme nouveau et bâti des institutions «qui survivent aux événements et aux hommes». Où est passé ce socle populaire solide et acquis au progrès ? Où est passée l'influence civique et patriotique des centaines de films, romans, pièces de théâtre, festivals, poèmes, chants et chansonsnettes subventionnés ? Où sont ces institutions pérennes qui n'ont pas survécu à un scrutin libre ? Où sont passées les «avant-gardes progressistes» qui croyaient tracter derrière elles les masses populaires ? Ce qu'on constate, c'est que les bêtes de trait sont sur une rive et la remorque sur une autre. Cela me rappelle que le premier article que j'ai publié dans *El Moudjahid* en novembre 1970 avait pour titre «Islam et progressisme».

À l'époque, il était hautement «réactionnaire» et «contre-révolutionnaire» d'accoler les deux termes. Après cet article, et surtout les suivants, on m'a collé l'étiquette de «frère musulman». Aujourd'hui, j'ai envie de dire à ces «on» : «Comment va le progressisme, chers Gros-Jean comme devant ?» Si le progressisme d'hier avait pris en compte les «intérêts spirituels» des peuples au lieu de leurs seuls «intérêts de classe», et si l'islamisme d'aujourd'hui avait été progressiste au sens non-exclusivement marxiste du terme, les sociétés arabo-musulmanes n'auraient pas connu l'apartheid intellectuel qui creuse désormais leurs rangs, et la politique serait, comme dans les démocraties et les pays sensés, une simple compétition entre des programmes de gestion des affaires publiques. On réalise

**C'est ce qu'ont fait les Tunisiens et les Égyptiens aux premières élections libres de leur histoire. Mais eux n'ont pas fait un pied de nez à un candidat en compétition, ils l'ont fait à trente ans de bourguibisme pour les premiers, et à un demi-siècle de nassérisme pour les seconds. Les résultats de ces élections ont balayé en fait un siècle et demi d'efforts pour la modernisation de ces pays, provoquant dans le monde le même étonnement que celui que notre peuple avait suscité en décembre 1991.**

mais des siècles en arrière. Jusque-là, le champ d'analyse de l'islamisme était exigu. L'expérience algérienne n'a pas déclenché en son temps une réflexion de grande ampleur car, singulière de prime abord, elle ne semblait pas se prêter à des conclusions extensibles à d'autres pays. Or aujourd'hui, nous, Algériens, avons le sentiment de ne plus être seuls devant le miroir de l'Histoire. En le regardant, nous voyons à notre place des Tunisiens et des Égyptiens et avons l'impression de revivre à travers eux des situations déjà vécues et d'entendre des slogans déjà entendus. Ce n'est pas l'histoire algérienne qui s'est répétée en Tunisie et en Égypte, ce sont les phénomènes observés chez nous il y a vingt ans qui sont apparus ici ou là dans l'aire culturelle arabo-musulmane selon un timing inexplicable mais à partir des mêmes ressorts mentaux. Ce champ s'est élargi avec l'émergence des partis islamistes comme principale force politique sur la scène arabe «dégagée», piétinant dans le mouvement de foule déclenché les autres courants d'idées mis au défi d'oser encore dire un mot. Les élites intellectuelles des pays touchés ou non par ces révolutions ne sont pas encore sorties de l'état de sidération dans lequel elles les ont plongées. Il faut du temps pour qu'émergent de nouvelles idées, et encore davantage pour qu'elles se répandent dans la société. Mais tout le monde est interpellé et obligé de réfléchir sur la question du jour, l'islamisme, et celle de demain, l'après-islamisme. Dans ces colonnes, on essaye de contribuer à cette réflexion

aujourd'hui qu'il était plus facile de créer des «Etats modernes» de bric et de broc que de réformer en profondeur les mentalités, de construire sur du vrai, de dispenser un enseignement homogène et épuré d'idéologie, de promouvoir une culture assise sur la rationalité et les valeurs morales des peuples. Au lieu de cela, les régimes «progressistes» flattaient les foules pour qu'elles demeurent à l'état de masses propices au despotisme, à la pensée unique et au pouvoir héréditaire ; ils les ont avilies, abruties et arabétisées ; ils ont manipulé leurs sentiments religieux et encouragé l'islam maraboutique comme l'avait fait le colonialisme.

Ils croyaient ainsi l'éloigner de la politique et des affaires publiques, mais voilà qu'il leur est revenu en plein visage comme un boomerang, rouillé en plus. Mais une telle tâche n'était pas à la portée de ces régimes, elle était du ressort de l'esprit et d'une vision historique qu'ils n'avaient pas. Ils avaient la courte vue, la courte échelle et la courte paille et croyaient construire l'avenir avec.

Les mouvements de l'Histoire évoquent les flux et les reflux des mers. Elle a ses marées montantes et ses marées descendantes, ses avancées et ses reculs, ses victoires et ses revanches. Nous sommes actuellement dans une phase de reflux, de recul, de revanche du passé sur le présent et des ténèbres sur la lumière. Nous avons vu dans les précédentes contributions comment l'islam, venu avec un esprit démocratique, s'est transformé en système politique monarchique un quart de siècle à peine après le décès du Prophète, et comment, ayant jeté les bases de la pensée scientifique et technologique avec les Mutazila, il a sombré dans l'obscurantisme après la fermeture des portes de l'ijtihad. J'aimerais signaler ici une curieuse coïncidence : un Al-Achâari (Abou Moussa, gouverneur de Bassorah et de Koufa, mort en 672) a joué un rôle déterminant dans le coup d'Etat de Moawiya, et un autre Al-Achâari (Abou Hassan, descendant du premier, fondateur du «ilm al-kalam» et auteur d'un «Tafsir» du Coran, mort en 935) a créé le premier courant de pensée hostile à la liberté dans tous les domaines, courant fataliste et scolastique qui a conduit par diverses voies au maraboutisme et à l'islamisme. On peut dire qu'à eux deux, le premier sur le plan politique et le second sur le plan intellectuel, ces Yéménites ont coulé l'islam.

Moawiya et ses émules à travers les siècles et les continents ont éradiqué l'esprit démocratique pour pou-

voir régner sur les personnes, tandis que les pères spirituels de l'islamisme ont éradiqué la liberté de pensée, d'expression et de création pour pouvoir régner sur les âmes. Ils ont agi de concert, se soutenant les uns les autres, en une douteuse alliance entre César et Dieu, entre le glaive et la mosquée. Les despotes y ont trouvé leur compte parce que les ulémas participaient à l'endormissement des masses ; et les ulémas trouvaient le leur en tant que «corps constitué» et pilier de l'Etat. Ils se légitimaient mutuellement, leurs intérêts objectifs étant les mêmes et solidaires. Ils se sont partagé les rôles mais le but était commun : soumettre politiquement et intellectuellement les peuples, éloigner ceux qui réfléchissent et écrivent, faire taire la critique, brider les libertés... Le changement, la libération de l'esprit et l'encouragement de la créativité n'ont jamais été à l'ordre du jour des dictateurs ignares et des ulémas despotes. La lutte entre les idées modernistes et les idées conservatrices ne date pas d'aujourd'hui, et ce que vit présentement le monde arabo-musulman – un rétro-pédalage endémique – il l'a vécu plusieurs fois dans le passé. C'est ainsi que les idées wahhabites qui se trouvent à la base de l'idéologie des partis islamistes égyptiens ont pris leur revanche sur les idées modernistes introduites en Égypte par Mohammed (Méhémet) Ali au XIX<sup>e</sup> siècle.

À partir du X<sup>e</sup> siècle, le monde musulman a éclaté



Par Nouredine Boukrouh  
nouredineboukrouh@yahoo.fr

et l'Occident depuis les Romains. Mohammed Ali, officier d'origine albanaise servant dans l'armée ottomane, prend le pouvoir en 1804 et se proclame pacha d'Égypte. Séduit par la civilisation française dont il avait eu un aperçu avec l'expédition scientifique amenée par Napoléon, il nourrit l'ambition de faire de son pays d'adoption un Etat moderne et indépendant. Il prend peu à peu ses distances de la Sublime Porte en jouant sur la rivalité franco-britannique et parvient, en quelques années, à créer sa propre armée et sa marine. Il liquide en 1811 les Mameluks puis s'empare en 1812 de Médine, Djeddah, La Mecque et Taïf, et met à terre le pouvoir wahhabite. Il conquiert en 1820 les provinces voisines : Syrie, Liban et Soudan. Cet homme qui va faire à l'Égypte plus de bien que ne lui feront Nasser, Sadate et Moubarak réunis, s'engage dans une œuvre de moder-

**C'est dire si nous sommes dans un processus de régression qui défie les lois de la nature, de la science et du bon sens. Ce que nous vivons est l'unique démenti concret apporté à ce jour à la théorie de la sélection naturelle : ce n'est pas le meilleur qui l'emporte sur le plus mauvais ; ce n'est pas le docteur en physique nucléaire qui ramène sur le droit chemin l'islamiste ignare, c'est le terroriste qui met sur le mauvais chemin l'esprit scientifique.**

en plusieurs régions politiques. L'autorité du califat abbasside n'est plus reconnue en Iran où apparaissent les dynasties Tahrîde puis Saffaride, au Maghreb où surgissent des dynasties kharidjites, et en Égypte qui s'autonomise avec Ibn Touloun avant de devenir, avec Saladin, le siège de l'Empire fatimide. Puis les Mameluks la gouverneront de 1250 jusqu'à l'arrivée des Ottomans en 1517.

Entre-temps, le califat abbasside avait disparu sous les invasions mongoles dont la seconde vague, menée par Tamerlan, a mis un terme définitif au règne arabe sur l'islam. En 1798, un général de 29 ans, Napoléon Bonaparte, débarque à Alexandrie. C'était le premier contact entre l'Égypte

nisation sans pareille dans le monde arabe. Il lance le «Nizam al-gadid», organise l'Égypte en 14 gouvernorats et 64 départements, crée des ministères, un Conseil d'Etat et une industrie militaire et navale. Il installe le télégraphe, lance des travaux d'adduction et de répartition des eaux du Nil, creuse un canal à Port-Saïd, et construit des centaines de digues pour empêcher les débordements du fleuve en période de crue. Il procède à une véritable révolution agraire en divisant les biens «waqf» en «feddans» qu'il distribue aux fellahs, institue le cadastre sur le modèle français, et crée sa propre monnaie. Il s'entoure de coopérants européens, ouvre une école d'infanterie, une école polytechnique,